

LA DIAGONALE DU RÊVE

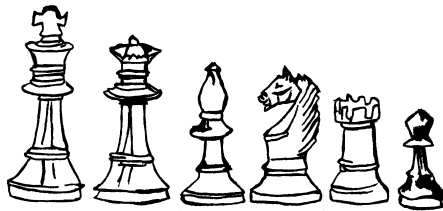
Printemps 1932. Au premier plan, deux profils de joueurs, deux regards d'enfants, l'un bleu et rêveur, l'autre brun et rieur. À mi-distance, quelques pions égarés dans l'herbe, les reflets du ciel gris sur le damier du jour. Entre Boris Vian et Yehudi Menuhin, pas ou peu de fausses notes. L'un et l'autre connaissent déjà par cœur cette marelle bicolore. L'un et l'autre se savent observés, piégés à leur insu par le temps qui s'enfuit. Familiers du hors-piste, ils aiment ces parties d'échecs qui les situent déjà dans le camp des adultes. Ils aiment se surprendre, s'inventer des marges de manœuvre, progresser sur ce minuscule périmètre d'évasion. À Yehudi, le parcours sans faute de l'interprète roi. À Boris, la diagonale du fou, les ouvertures décisives et les attaques à découvert. Une disposition d'esprit qui les situe d'emblée sur deux registres différents : la lecture d'une partition déjà existante pour l'un, la création d'un univers sans précédent pour l'autre. Aux échecs, il n'y a ni vainqueur ni vaincu, mais une suite d'initiatives qui mobilisent toutes les forces en présence. Il y a ce diagramme qui confirme ou infirme les stratégies en vue, cette réalité donnée face à laquelle Boris éprouve ce qu'ont éprouvé bon nombre de joueurs. Du possible au probable, du réel au virtuel, tout est envisageable, pour peu que l'on soit disposé à réfléchir autrement.

— Échec et mat ! s'entend-il dire en souriant.

— Une autre partie ? suggère aussitôt son adversaire.

Mais c'est en compagnie de son père que Boris a appris à être bon joueur, à ne pas s'attarder sur les aléas du sort et à orchestrer sa vie en disciplines complémentaires. Une case pour chaque rêve. Un temps pour chaque geste. En sa présence, Boris s'habitue à ne pas peser sur son entourage, à ne pas s'épancher sur lui-même, à vivre l'une après l'autre les heures qui se présentent. La vie a ses gagnants, ses perdants et ses outsiders. Un tiercé, au demeurant variable, dont père et fils se jouent à tour de rôle. Tous deux semblent, en effet, étrangers au mot même d'« ennui ». Tous deux éprouvent une joie certaine à bifurquer ailleurs, à s'inventer d'autres raisons de vivre.

Fils d'un riche ferronnier d'art, Paul Vian est ce que l'on appelle un « héritier », un personnage bien né dans une société encore très compartimentée. Amateur de belles voitures, lecteur de romans anglais, cinéphile à ses heures, Paul Vian n'est pas homme à imposer une voie par avance tracée à ses quatre enfants, Léléo, Boris, Alain et Ninon. À la moindre occasion, il multiplie les sorties en ville, les escapades dans ce cinéma de quartier qu'il a déniché du côté de Sèvres. Sur ce grand échiquier, plusieurs vies coexistent en une seule. Où s'arrête la réalité ? Où commence la fiction ? Après tout, peu importe puisqu'on peut se distraire en toutes circonstances, puisque l'imaginaire – c'est l'un des principes de Paul Vian – est une seconde nature.



Né quelques années auparavant, le 10 mars 1920, dans un hôtel particulier de Ville-d'Avray, Boris Vian est le cadet d'une fratrie de quatre frères et sœurs. Après la naissance,

en 1918, 1921 et 1925, de Léo, Alain et Ninon, son cercle familial s'est considérablement agrandi. Installés d'abord à Versailles, ses parents hébergent sa tante maternelle Alice Ravenez et son cousin, orphelin de guerre, avant d'aménager à Ville-d'Avray, au numéro 33 de la rue Pradier.

À la villa des Fauvettes – tel est le nom de cette nouvelle villégiature –, le divertissement est roi. La mère, Yvonne, joue de la harpe tandis que le père, Paul, cultive l'art d'être rentier. En musique de fond : les partitions d'Erik Satie, Maurice Ravel, Manuel de Falla, Schubert, Chopin ou Claude Debussy. Après les cours d'ornithologie, les parties de cartes, les charades et les rébus à résoudre, on trouve encore le temps de goûter aux pâtisseries maison de tante Alice ou de jouer au football avec le jardinier Pippo Barrizones. On se divertit. On se distrait du moindre temps mort avec des jeux inventés pour la circonstance, et l'on s'extasie de la récente acquisition paternelle : une Torpedo multiplace destinée aux migrations estivales sur les routes de Normandie...

La généalogie de Boris Vian se situe près de l'hôtel Salé, aujourd'hui Musée Picasso, dans les hôtels particuliers de la rue de Thorigny où son grand-père Henri Vian, fabricant de bronzes et de ferronneries d'art, assure la fortune de ses descendants. Elle s'enracine dans les Alpes-Maritimes où naît en 1832 le patriarche de la famille, Séraphin Vian, puis en Italie du Nord d'où viendrait l'étymologie de son patronyme (*Via*, qui signifierait « voie »). Elle se résume en deux branches distinctes : une ascendance latine du côté paternel, une origine anglo-alsacienne du côté maternel. Petit-fils d'un administrateur des pétroles de Bakou (Louis-Paul Woldemar Ravenez), d'une Anglaise exilée à Paris (Jeanne Elisabeth Marshall), de l'héritière des papeteries Navarre (Jeanne Brousse) et d'un ferronnier d'art (Henri Vian), Boris Vian bénéficie d'emblée d'un cocktail génétique des plus diversifié. Parmi ses ancêtres, on observe une nette tendance à mourir jeune et à faire faux bond aux registres de l'état civil, on voit foule de petits métiers, d'artisans et de journalistes qui se louent à la

tâche. Une précarité dont n'a pas eu à souffrir son rentier de père, qui déclare parfois avec fanfaronnade : « Mes enfants, attention ! Votre père signe un chèque¹ ! »

La villa des Fauvettes : un « Trianon de banlieue² », selon Alain Vian, un espace hors du temps pour enfants de tous âges. Orphelins de père et de mère, Yvonne et Paul Vian ont fait le deuil d'un passé pas évident à vivre. Pour Yvonne Ravenez, c'est la tragédie d'un frère qui met fin à ses jours un soir d'anniversaire. Pour Paul Vian, c'est l'internement d'une mère dont on ne parle guère. C'est aussi la disparition d'un frère, enterré vivant sous un éclat d'obus en 1918, suivie, peu après, du suicide de sa jeune épouse. Pour conjurer le sort, Paul Vian accueille sous son toit son neveu, désormais orphelin, et sa belle-sœur, Alice Ravenez.

À la villa des Fauvettes, on croit pouvoir arrêter le temps et l'on affiche un état d'esprit résolument festif... À l'idée de devoir, Paul Vian préfère la perspective d'un bonheur librement partagé. Il apprend à ses enfants à disposer de leur temps, à transformer chaque journée en d'éternelles vacances, à poursuivre leurs occupations sans se départir de leur bonne humeur. À toute heure, on exprime sa joie de vivre autour d'une bonne table ou d'un pique-nique improvisé. On se retrouve à l'entrée du parc de Saint-Cloud ou près des bassins du château de Versailles. On pêche dans les étangs avoisinants. On flâne çà et là et l'on prolonge autant que possible les émerveillements du jour.

Pour plus de commodité, Paul Vian réunit, sur place, tous les ingrédients du savoir : une bibliothèque libre d'accès, des cours particuliers à domicile, de la musique à volonté. À cinq ans, Boris sait lire, écrire et compter. Trois ans plus tard, il dispose d'un excellent bagage en littérature. Racine, Corneille, Molière pour le théâtre.

1. Alain Vian, propos recueillis par Christophe Bourdoiseau, *92 Express*, n° 52, juin 1994, p. 102-107.

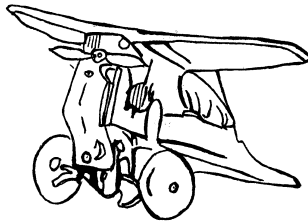
2. *Ibid.*

Kipling, Daniel Defoe, Stevenson, Mark Twain pour les récits d'aventure. Maupassant, Flaubert, pour les classiques. Charles Perrault, Hans Christian Andersen et les frères Grimm, la comtesse de Ségur, Lewis Carroll pour voyager vers d'autres dimensions... En langues étrangères, il bénéficie des visites toujours très instructives de Louis Labat, un angliciste ami de la famille, de Ralph Lapointe et de Félix Bertaux, deux germanistes familiers des Fauvettes. Il s'initie en outre à quelques séances de travaux manuels dans la salle de jeux que son père vient de construire au fond du jardin. Éternel enfant, infatigable bricoleur, Paul Vian est toujours heureux de transmettre à ses trois fils, et en particulier à Boris, le peu qu'on lui a appris, le peu qu'il sait du métier de ses aïeux, ferronniers d'art et fabricants de bronze. Les heures passent ainsi à manier le tournevis, l'équerre ou le marteau, à raboter du bois ou à réaménager une surface avec quelques étagères de fortune. Cette leçon de choses devient vite pour Boris une leçon de vie, une invitation à donner sens au moindre de ses gestes. La liberté, semble lui dire son père, s'acquiert d'abord au sein de son espace, en faisant preuve, à chaque moment, d'ingéniosité et d'audace...

La villa des Fauvettes et Le Lys rouge : deux étapes sentimentales en périphérie du parc de Saint-Cloud, deux maisons jumelles, situées aux n^{os} 31 et 33 de la rue Pradier, deux familles – les Vian et les Rostand – nouvellement installées à Ville-d'Avray. Le Lys rouge, dont les dépendances ont servi d'atelier à Édouard Detaille, a été transformé en laboratoire par Jean Rostand. Rue Pradier, on parle volontiers des origines communes de ces deux villas jumelles, construites en 1862 par la duchesse de Riario Sforza et revendues séparément à la célèbre courtisane Émilie Valtresse de la Bigne, qui fera du Lys rouge un rendez-vous mondain, et au docteur Fauvel, qui logera à la villa des Fauvettes jusqu'en 1921. Entre la sente du nord et la rue Pradier, on peut voir les enfants Vian jouer à cache-cache entre les massifs de fleurs. On peut aussi apercevoir Jean

Rostand, le célèbre savant, s'autoriser quelque promenade avant le déjeuner. Figure bien connue de Ville-d'Avray, on le croise parfois près de la gare, où il achète ses cigarettes et discute des rencontres qui se succèdent au Cabassud, un restaurant réputé pour ses établissements de bains, ses jardins bordés de bosquets et sa vue imprenable sur les étangs de Corot.

Moustaches tombantes, silhouette légèrement voûtée et yeux malicieux, Jean Rostand diffère en tout point de Paul Vian. Ce dernier, en effet, est un sportif accompli, toujours en quête de nouvelles sensations, toujours prêt à en découdre avec la vie en plein air. Mordu de vitesse et de naturisme, il assiste souvent aux courses automobiles en direction de Trouville ou de Saint-Malo et fréquente les coulisses du Touring Club de France. En cours de route, il lui arrive de s'informer des derniers modèles exposés au Salon de l'auto ou de faire étape à l'aérodrome de Villacoublay accessible aux monoplans, biplans, triplans, même aux avions en construction. De retour à Ville-d'Avray, il commente avec brio ce qu'il a vu ou entendu. Il sourit de voir Boris si friand de détails, si gourmand d'épopées mécaniques, si proche et si différent de ce qu'on croit savoir de lui...



De nature moins aventureuse, la mère de Boris a une passion pour la musique de chambre, les accompagnements au piano, au violon ou à la harpe, les concerts en famille, les dimanches ou les jours de fête. Prévoyante pour deux, elle anticipe le moindre courant d'air, le moindre incident de parcours, au risque d'empiéter sur

la liberté de ses proches. Sur certains clichés de l'époque, on la voit telle qu'elle n'a jamais cessé d'être, possessive et inquiète dans ses gestes, couvant du regard sa progéniture qu'elle entoure de ses bras. Secondée par sa sœur Alice, la « mère Pouche » – ainsi surnommée en raison d'une chatte du même nom – est toujours là où il faut et quand il faut, vérifiant et surveillant chaque détail de son programme parfaitement rodé. Lorsqu'elle n'est pas en cuisine, la « mère Pouche » redevient Yvonne Ravenez, la jeune mélomane qui ne rêvait jadis que de festivités et de concerts. Au début de son mariage, en 1917, on la découvre de profil, l'œil rêveur, les traits gommés par la luminosité d'une fenêtre, la bouche entrouverte comme dans l'attente d'une visite. Si certains voient en elle la jeune mélomane discutant d'avant-garde musicale, d'autres ne la connaissent que dans son rôle d'épouse, le regard triste et le corps alourdi par la maternité, soucieuse jusqu'à l'obsession du bien-être de sa maisonnée, au point de prendre ses distances avec la réalité, d'une anxiété malade, incarnant déjà sans le savoir la mère castratrice de *L'Arrache-cœur*¹...

Mère de famille à temps complet, harpiste à temps perdu, Yvonne Vian aime se distraire en musique et parler des compositeurs auxquels elle a emprunté les

1. Le dernier roman de Boris Vian est paru en 1953. Premier volet d'une trilogie qui n'a jamais vu le jour (*Les Fillettes de la reine*), cette fiction est riche en références psychanalytiques. On y rencontre un certain Jacquemort, psychiatre, qui débarque chez un couple, Angel et Clémentine, jusqu'alors sans histoires... La naissance de triplés (Noël, Joël et Citroën) met en péril ce ménage qui ne tarde pas à se séparer en raison de la frigidité de Clémentine. Cette dernière, qui évoque la figure de la mère Pouche, finit par se priver de tout, y compris de nourriture, pour se consacrer à sa progéniture. Jacquemort, qui rêvait de lire dans les pensées de ses patients, ne pouvait trouver meilleur sujet d'étude. Il finit d'ailleurs par observer les moindres faits et gestes de ce village où les personnes âgées se vendent aux enchères...

prénoms de trois de ses enfants¹. Quoi qu'il en dise plus tard, Boris héritera bel et bien de la vocation refoulée de sa mère, et se prêtera à des concerts occasionnels devant une assistance plus ou moins nombreuse. Peu soucieux de faire carrière, il se sentira parfois seul parmi les musiciens et il se souviendra peut-être de sa mère jouant du piano ou de la harpe comme on se parle à soi-même, comme on s'enivre de vin avant la tombée de la nuit...

Été comme hiver, les frères Vian rendent visite à leur petit camarade de jeux, François Rostand. Pour cela, il leur faut franchir la clôture en bois qui sépare les deux propriétés et rejoindre cette confortable demeure située à deux pas de l'ancien atelier d'Édouard Detaille. Boris en profite pour faire bande à part et se hasarder dans la bibliothèque où le maître des lieux a exposé, derrière le squelette d'un singe, ses boîtes à papillons et ses collections de coquillages. Longtemps il se souviendra de ces languettes de papier gommé, numérotées et classées avec soin, de ces corps insolubles dans l'eau, de ces bulles d'air se détachant de préparations dont il ignore le nom, de ces expériences destinées à rendre visible un organisme en voie de disparition. Quelquefois Jean Rostand lui parle avec malice de ces filaments d'herbe aquatique récupérés un à un dans les étangs avoisinants ou de ces tritons pêchés en fin ou en début d'après-midi. À son contact, Boris se sent devenir un autre. Il pressent qu'il suffit d'un rien – en l'occurrence d'une source lumineuse – pour passer de la norme à l'anormalité.

Cet appel de la métamorphose, Boris l'éprouve déjà dans son corps. Entre douze et quinze ans, il est aussi

1. Les prénoms de Lelio, Ninon et Boris Vian témoignent de la passion de leur mère pour l'opéra. Lelio fut ainsi nommé d'après l'œuvre de Berlioz, conçue comme une suite à la *Symphonie fantastique*. Ninon fut baptisée de cette manière à cause d'Alfred de Musset et de Léo Delibes. Et Boris doit son prénom à *Boris Godounov* de Moussorgsky, dont Fedor Chaliapine était le meilleur interprète à l'époque où il naquit.

malhabile que ces êtres hybrides peu faits pour la vie en plein air. Trop lourd pour son âge, trop fragile pour faire du sport, il souffre des séquelles d'une pneumonie mal soignée. Comme il s'essouffle au moindre effort, on diagnostique une crise de rhumatisme aiguë et une insuffisance à l'aorte. De cette malformation cardiaque on sait peu de chose, si ce n'est qu'elle lui laisse une faible espérance de vie. Quoi qu'il fasse, on surveille ses allées et venues et on le couvre d'un nombre invraisemblable de pull-overs. Gêné, Boris ne s'accoutume guère à ce traitement de faveur, à cette immobilité forcée, à cette convalescence qui l'éloigne des autres enfants. Son humeur et ses études s'en ressentent. À quinze ans, il ne peut plus aller au lycée Hoche et doit garder la chambre. Chaque jour, le docteur Georges Vrigny, figure bien connue à Ville-d'Avray, lui administre son lot de piqûres. Chaque nuit, il rêve de s'évader de cette vie au compte-gouttes, de cette attente qu'il juge interminable et qui l'éloigne de son père, grand amateur de sports.

Plus Boris garde la chambre, moins il entend céder à la pression familiale. Plus on le raisonne, moins il écoute ce souffle qui se rebelle. À la vue de sa silhouette quelque peu empâtée, aux reflets peu flatteurs, qu'il aperçoit un jour dans la glace, il décide brusquement d'en finir avec cette destinée d'enfant surprotégé. Un soir, sa mère le retrouve gambadant sous une pluie battante, sans veste ni parapluie, fier d'avoir pris le risque de lui désobéir et d'avoir dit non à la « honte d'avoir peur de s'enrhumer¹ ».

La peur : un mot que le jeune Boris bannit d'emblée de son vocabulaire. Peur irraisonnée des parents face à leur descendance. Peur de ce cœur qui bat trop vite pour son âge. Peur qui le condamne à garder la chambre. Du fond de son lit, il entend bien participer à la vie du dehors. Il devine – comme il l'écrira plus tard – la lumière de la « rue

1. *L'Herbe rouge*, Toutain, 1950 ; Fayard, 1996.

qui s'endort¹ », la « lune qui accroche de l'ombre au coin des toits² » ou « la pierre usée de la balustrade³ ». En secret, il brave les interdits et se construit un univers où tout lui appartient. Il savoure le fait d'être en marge du temps. Il ouvre les yeux et il attend.

Grâce aux livres de son père et à ses visites chez les Rostand, il découvre pêle-mêle les nouvelles de Maupassant, la poésie de Victor Hugo, la dérision d'un Rabelais ou d'un Aristophane. Sans même songer à écrire, il se plaît à nommer ce qui est hors d'atteinte. Il pressent en chaque mot un début d'histoire. Il se surprend à lire deux ou trois livres en même temps. Allongé sur son lit ou simplement assis, il ne quitte pas son récit des yeux. Il prend possession de son espace-temps. Il constate que la lecture est un voyage en soi et songe à ce que Marcel Aymé appelle les « à-côtés de la vie ». Il lit encore et encore jusqu'à ce que ses yeux se ferment, jusqu'à expérimenter à son tour la croissance du nain Barnabouma ou le don singulier d'un certain Dutilleul⁴, devenu passe-muraille après l'absorption d'un breuvage à base de poudre de Centaure...

Quand Boris va mieux, il rejoint son ami François Rostand pour pêcher, à la demande de son père, des têtards et des alevins dans les étangs de Ville-d'Avray. Ensemble, ils découvrent le bonheur de la flânerie. Ils répertorient les libellules, les algues microscopiques, les rameaux de fougères, les rainettes vertes, les daphnies qu'on appelle aussi « puces d'eau » et autres espèces parasites... Le soir venu, ils décrivent le fruit de leur récolte. Ils comparent les campanules, les anémones et les jacinthes des bois qu'ils classent dans leurs herbiers respectifs. Ils discutent. Ils observent. Ils imaginent un jour après la nuit, une vie après la vie. Qu'advient-il de ce reflet ? Et que

1. *Valse jaune*, poème, éditions Ricordi, vers cité par Jean Clouzet dans *Boris Vian*, coll. « Poètes d'aujourd'hui » (n° 150), Seghers, 1978.

2. *Ibid.*

3. Poème cité par Jean Clouzet, *Boris Vian*, coll. « Poètes d'aujourd'hui », Seghers, 1978.

4. Personnages de Marcel Aymé.

distingue-t-on sous l'eau ? Plus que tout autre, Boris se sent attiré par ces passages à vide, par cette frontière, au demeurant subtile, entre rêve et réalité, par ces fractions de seconde qui le font basculer de l'autre côté du miroir, par ces changements d'échelles qui le rapprochent d'Alice ou de Gulliver.

Chez Jean Rostand, le rêve côtoie l'expérimental. Un jour, ce sont les développements de l'œuf de grenouille, la morphologie des amphibiens ou les branchies de quelques salamandres qui le captivent. Une autre fois, ce sont les planches d'anatomie, le *Dictionnaire des inventeurs et inventions* de Jean-Henri Fabre où il découvre les trouvailles d'un Benjamin Franklin, d'un Denis Papin ou d'un Claude Chappe, qui lui démontrent un lien de cause à effet entre le geste et la parole, entre une idée et sa réalisation concrète. En d'autres circonstances, il peut se passionner pour l'univers de la comtesse de Ségur, se délecter de ces recettes imaginaires, de ces collations que chacun agrémenté de crème fraîche, de galettes, de pain bis ou de fraises de bois... Il peut s'amuser, comme tant d'autres avant lui, de ces poissons rouges prédécoupés, de ce thé au trèfle plus vrai que nature, en un mot, de cette féerie à double tranchant où chacun expérimente à ses dépens les fantasmes de l'autre... Tout, semble lui dire la comtesse de Ségur, peut faire l'objet d'un récit, à condition toutefois de respecter un semblant de logique. Comme il l'écrira plus tard : « Toute ressemblance avec des événements, des personnes ou des paysages réels est vivement souhaitée¹. »

En attendant, Boris n'est pas le romancier que l'on sait, mais un jeune convalescent cherchant désespérément à échapper à cette vie au ralenti. Dès qu'il le peut, il guette la lumière du dehors, il se débarrasse de ses tricots et de ses écharpes, il se précipite sur ce poste à galène qui lui permet de se connecter sur le monde extérieur. De loin, les sons et les couleurs lui semblent toujours plus expressifs. De près, la réalité est synonyme de routine. Cette

1. *Boris Vian en verve, op. cit.*

entre-deux-guerres s'apparente pour lui à une entre-deux-vies dont il maudit déjà l'étrange pesanteur. À Ville-d'Avray, en effet, le temps semble ralentir sa course. On attend patiemment la fin du repas pour échapper à la vigilance des adultes ou pour tremper un sucre dans une larme de café. À la mi-journée, on se précipite sur les gaufres à la vanille préparées par tante Alice. On savoure le sirop d'orangeade, la limonade, le chocolat tiède et fondant. On se dispute les faveurs de la mère Pouche qui couve du regard sa turbulente progéniture. Par les chaudes journées de printemps, on s'allonge sur des plaids en vue de quelque pique-nique, on fredonne des chansons. On s'amuse d'un rien, d'un simple mot écrit par son voisin que l'on passe aussitôt à sa voisine et l'on se réjouit de ces « bourrimés » qui ressemblent parfois à de la poésie.

Seul dérivatif à l'ennui : la nationale 185 que les Vian empruntent chaque année pour rejoindre leur résidence d'été à Landemer. Cheveux au vent, Boris découvre ce sentiment de liberté inhérent à la route, ces allées récemment bitumées, ces vallées peu profondes du Cotentin et de la Basse-Normandie. Sous ses yeux, c'est un défilé de bornes kilométriques, de chemins de terre, de pompes à essence et de cabriolets – Panhard, Delage ou coupés Peugeot – qu'il ne cesse de répertorier. Plus loin, et après une demi-journée de trajet, la route d'Évreux s'évase sur des petites terres gorgées de lumière, des plaines et des collines qui donnent déjà une autre idée de la Normandie. Les étapes entre Évreux et Le Havre, puis entre Cherbourg et Gréville, peuvent être plus au moins longues selon le trafic et l'état de la route. À partir d'Évreux, l'itinéraire se précise. Selon les circonstances, on s'arrêtera à l'hôtel restaurant Paris-Deauville ou aux établissements Edmond Hée, un garage bien connu pour ses réparations d'appoint. On empruntera les passerelles qui enjambent l'Iton. On longera les murailles du palais épiscopal jusqu'à la rue des Tonneliers et le carrefour de Cambolle où sont attendus les arrivages de la semaine...

Chemin faisant, les frères Vian ont pris goût à cette route chaotique, à ces vieux tacots qu'ils dénombrent à tour de rôle dans ces virages accidentés. Aux uns, le soin de nettoyer le pare-brise. Aux autres, les joies de la départementale, le spectacle incessant des Bugatti, des Peugeot à deux portes, des Torpedo modèle sport, des Hispano-Suiza ou des limousines à vitrage pivotant. Pour petits et grands, ce déplacement est toujours riche en incidents et en anecdotes, en histoires de valises ou de boîtes à chapeaux dégringolant en vrac sur la chaussée...

Situé entre Cherbourg et Urville-Nacqueville, Landemer offre à ses estivants tout le dépaysement dont ils peuvent rêver. Nulle part ailleurs, Boris n'est plus maître de ses faits et gestes. Moins surveillé par ses parents, plus libre de son corps, il se laisse gagner par la sérénité des lieux. À toute heure du jour, il traverse ces landes couvertes de genêts, il explore ces petites digues qui relient le cœur de la vallée jusqu'aux trois chalets en bois construits par ses grands-parents maternels. Par jeu ou par malice, il s'attarde parfois un peu plus longtemps que prévu, en peignoir de bain, sur ce balcon avec vue sur la mer, face à ces massifs de fougères au diapason du ciel et de la terre... Avec ses frères et sa sœur, il s'accoutume à cette lumière rasante, toute chargée d'embruns, à ces prises de vue qui le surprennent en maillot de laine, en tablier de laborantin, en costume de moussaillon ou en compagnie de sa petite chienne, Sukette, qu'il a équipée pour la circonstance de lunettes de soleil.

À Landemer, Boris découvre un espace vertical, hors du temps et presque hors d'atteinte. Accessible par de petites routes en lacis, cette bourgade est un nid de verdure très recherché, l'été, par la haute bourgeoisie parisienne, très fréquenté, au printemps et à l'automne, par les journalistes venus de Cherbourg. En toute saison, on parle volontiers du peintre Jean-François Millet dont on peut voir l'imposante statue à Gréville, des falaises d'Urqueville-Nacqueville et de ce fameux plongeoir en bois fréquenté par les enfants de la commune. On évoque

souvent ces moissonneuses-batteuses qui se déplacent de ferme en ferme, ce vent du nord qui s'annonce par de petites pluies fines, ces talus et ces ravines qui mettent un siècle à dévaler jusqu'à la mer. On parle et l'on s'étonne de tant de petites routes à parcourir, de tant d'histoires à se transmettre d'une génération à l'autre. On parle et l'on se découvre un brusque intérêt pour ces odeurs de pommes cuites, pour ce savon fabriqué avec un peu de suif, de lierre et de soude caustique... Landemer, un minuscule bout de terre où l'on achemine à dos d'homme les victuailles du jour, où l'on désinfecte ses plaies à grands coups de calva, où l'on goûte parfois à la soupe communale des demoiselles Tournaille avant de répandre des pétales de rose au seuil de l'église... À vivre ainsi en plein air, Boris s'habitue à marcher et à nager jusqu'au bout de ses forces, jusqu'à ne plus sentir les limites de son corps.

Dans *L'Arrache-cœur*, il évoquera cette lumière de Landemer, cette brume lointaine au-dessus des flots, ces larmes de soleil qui naissent çà et là... Il se souviendra de ces barques restées à quai où lui et ses frères se retrouvent, de ces reflets du soir avant de se laisser porter par les flots, de ces feux d'herbes et ces têtards dont il se remplit les poches afin d'effrayer ses voisins... À Landemer, comme à Ville-d'Avray, Boris se trouve confronté aux regards réprobateurs de sa mère dès qu'il marche pieds nus ou se dévêt de son maillot de laine pour plonger dans l'eau glaciale. À trop le réprimer, personne ne se rend compte qu'un autre Boris est en train de naître et que son esprit se rebelle déjà contre toute directive.

« Je me souviens très bien des enfants Vian, déclare Yvonne Istin. Lorsqu'ils venaient avec leurs parents à Landemer, on les voyait régulièrement sur cette fameuse plage où nous autres n'allions pas souvent. Ce qui m'avait intriguée, à l'époque, c'était cette curieuse habitude que leur tante Alice avait prise. Tous les jours, à l'heure du goûter, elle leur donnait des biberons de lait chaud. Même à l'âge de dix ans, ils avaient droit à ce biberon quotidien ! Pour les gens du pays, cela paraissait assez inhabituel... »

Si la famille Vian ne passe pas inaperçue sur la plage, elle semble avoir marqué la mémoire des habitants de Landemer, comme le confirme aujourd'hui Chantal Illien : « Mes parents, qui étaient fermiers, connaissaient bien la famille Vian. Le père et ses fils venaient chercher du lait à la ferme. On était habitué à les voir, tous les étés, dans la région. J'ai toujours entendu mon père me parler de la "vallée Vian" ou du "bois Vian", qui se situe à Montchristo. C'est un nom qui est resté dans la région. »

Le temps passe ainsi à flâner entre rives et falaises. Comme tous les enfants de son âge, Boris croit parfois arrêter le temps. Il se dit que l'océan est moins gris qu'il n'y paraît, qu'il pourrait s'il le voulait s'enfoncer progressivement dans l'eau et recréer en paroles la rumeur du vent tiède. Il contemple le creux entre les vagues, les traces du ressac sur les étendues de sable gris. Il s'imagine peut-être maître d'un échiquier sans nom. Unique et seul souverain de ce mince liseré d'écume qui hésite et se rétracte au gré du flux et du reflux...